

Guy Debord fut le Christ de l'avant-garde.

Tombeau pour Guy Debord

Guy Debord fut le Christ de l'avant-garde, immolé sur son idéologie, que plus que quiconque (Tzara, Duchamp, Artaud, l'actionnisme viennois...) il aura poussé à son extrême limite. Il en satura toutes les possibilités et toutes les impasses. Il n'y avait, pour ses prétentions démesurées, ni échec, ni réussite. Son parcours doit être aujourd'hui évalué selon d'autres mensurations : celles qu'à point nommé la disparition des avant-gardes nous laisse en héritage. Pour le dire avec Reiner Schürmann : la vérité est une « conflictualité sans accords ». Et c'est dans les contradictions insurmontables de Guy Debord, lui dont l'obsession existentielle, esthétique et politique aura été celle d'une cohérence sans faille, qu'il faut chercher la vérité qu'il nous laisse en héritage. Guy Debord fut le coureur de fond des impasses de l'avant-garde. C'est à ce titre que son parcours, plus sinueux et complexe que sa radicalité ne le laisse apparaître au premier coup d'œil, revêt un caractère exemplaire de tout ce qu'*aura été* l'avant-garde. Pour savoir comment les spectres de l'avant-garde ne laissent pas de nous hanter, il faut décortiquer sans relâche le « cas Debord ».

Bourgeois, mais déshérité. Aristocrate dans l'âme, mais alcoolique désœuvré traînant dans des bars miteux, et embrassant la cause d'un prolétariat dont il ne fut qu'une particule « lumpen ». Ne jamais travailler, et pourtant consacrer sa vie à un travail stakhanoviste du négatif, comme personne d'autre à ce point (« j'aurais été un excellent professionnel, mais de quoi ? »). Adeptes, comme toutes les avant-gardes et plus loin qu'aucune autre, de la table rase, il fait

pourtant du « détournement » l'arme situationniste principale : tout est recyclable. On ne fait qu'avec des restes. Une langue digne des sommets de la prose française du XVII^e (Bossuet, Pascal) ; l'histoire de l'art, de la poésie, réinterprétée à la seule lumière de sa remise en actualité, sinon déclarée périmée ; le cinéma (presque aucune image « originale » dans ses films) ; la bande dessinée (Hegel en patron de troquet miteux).

La langue de Debord, donc. Ni Joyce, ni Artaud, ni Guyotat ne trouvent grâce à ses yeux ; révolutionner la vie quotidienne s'accompagne d'un conservatisme altier s'agissant de la langue. Debord ne touche pas à la prose (au sens où Mallarmé, au sujet du « cas Hugo », dira : « on a touché au vers », que Mallarmé se chargera d'atomiser sans retour). La destruction fut sa Béatrice, et pourtant l'innovation situationniste, plus radicale que celle d'aucune autre avant-garde, fut de « construire des situations » : tout l'art contemporain ou presque est devenu situationniste.

Il ne suffit pas de dire que le « détournement » est devenu l'arme favorite du publicitaire, du comique télévisé, ou de « l'artiste contemporain » cynique. Que ce soit de ce paradoxe redoutable que Debord soit, entre beaucoup d'autres paradoxes, mort, ce n'est pas douteux. Ce que les situationnistes appelaient, dans leur sabir : « récupération ». La récupération est une « ruse hégélienne » de l'Histoire, une double négation : elle est un détournement du détournement, la façon qu'a le système de « récupérer », en effet, toutes les procédures avant-gardistes pour l'écoulement de la marchandise, forme unique de la Relation sociale contemporaine, que toutes les avant-gardes combattirent sans relâche.

Le nouveau ne peut advenir qu'en détruisant le passé. Tel était le *dogme* avant-gardiste, tant esthétique que politique (ne jamais oublier que c'est Lénine et non Dada qui met à l'honneur ce concept

directeur du XX^e siècle). « Dépasser l'art » fut le mot d'ordre du jeune Debord, jusqu'à la fin de ses jours : l'oxymore d'un art qui supprimerait l'art sans en rien conserver. L'impasse était patente, qui est celle de toutes les avant-gardes. Il n'en demeure pas moins que dans leur belle inconscience somnambulique, l'échec des avant-gardes est leur réussite même : les *procédures* innombrables qu'elles nous laissent en héritage. Comme l'écrit Serge Daney : « Seul celui qui a buté assez tôt sur la *violence formelle* finira par savoir – mais il y faut une vie, la sienne – en quoi cette violence, aussi, a un « fond ». (...) La forme est désir, le fond n'est que la toile quand nous n'y sommes plus. »

Nous héritons de toutes les formes créées par les avant-gardes au XX^e siècle, et nous en faisons « démocratiquement » usage (au sens d'Agamben). Plus de dépassement de quoi que ce soit, mais des agencements de procédures ayant été *vérifiées* et exténuées au XX^e siècle, par les avant-gardes. Nous tournons en rond dans la nuit du capital et de l'éco-suicide annoncé, et sommes consumés par le feu de l'information (la prise d'images « en direct » généralisée de l'art, comme petits et grands récits « en temps réel »). Il n'en demeure pas moins que ces formes (détournement, occupation, codification, etc.) peuvent être, en tel ou tel lieu précis, réappropriées en vue d'un usage *non marchand*.

Ceci d'un côté. Mais, de l'autre, la résultat des « dépassements » en tous sens des plus grandes avant-gardes (« vous pouvez laissez vieillir n'importe quoi un siècle ou deux, ça deviendra beau », disait avec son génial cynisme habituel Duchamp), c'est le suivant : le passé censément dépassé persiste, sous forme de *déchetterie géante* ; et « l'innovateur radical » n'a plus rien d'autre à faire (le Debord « seconde période », par exemple ; le Duchamp du « grand verre » ; Anselm Kiefer ; etc.) que de ramasser, tel un clochard, les restes (« je devrai faire un assez grand usage des citations »), pour

se fabriquer un environnement habitable.

En sorte que les Vies et les Morts des avant-gardes se seront rétroactivement trouvées point à point synchrones avec la prise de conscience du suicide écologique, désormais toujours en instance si nous ne changeons pas radicalement de manière d'habiter la Terre. J'ai toujours été intrigué par l'incongruité du titre donné par Debord au livre intitulé : *Ordures et décombres déballés à la sortie du film* In Girum Nocte et consumimur igni. Il s'agit d'un simple recueil des articles ayant soit encensé soit « descendu » l'avant-dernier film signé par Debord (le dernier sera, on s'en souvient, *Guy Debord, son art et son temps*). Je trouvais ce titre maladroit, sonnait incongrûment. Aujourd'hui, la réponse s'impose d'elle-même : Debord voyait la paille dans l'œil du voisin, mais pas la poutre dans le sien. Il ne voyait pas que, pour développer son « art » anti-artistique (ou « désartifiant », comme dit Lacoue-Labarthe traduisant Adorno), il lui aura fallu lui-même *faire avec les ordures* (la prose classique, l'art marchand (cinéma et B.D.), l'argent...) et les décombres (le vieux Paris, le vieux vin, les vieilles mœurs hétéro-machistes...). Mai 68 a tout détruit des valeurs anciennes : je, Guy Debord, n'ai plus qu'à m'en réjouir et le déplorer à la fois : *double bind* qui, comme tout *double bind*, ne peut mener qu'à la psychose, ou à la mort. Qui veut *tout* détruire du monde ancien se retrouve effectivement dans un champ de ruines (qui n'est autre, désormais, que celui du monde en son ensemble) ; et se voit condamné à rebâtir, non pas *sur* ces ruines-là, comme l'espéra toute avant-garde depuis Lénine et Dada, mais *avec* ces ruines-là. D'où la préoccupation quasi exclusive du dernier Debord pour les problèmes écologiques. Lucidité forclosée.

Au fond, l'avant-garde se retrouve dans la même situation époquale que le *savoir*. Aucun physicien n'est en mesure de connaître l'état où se trouve la physique quantique en son ensemble. Aucun mathématicien n'est capable de dire précisément le stade où en est

sa discipline. L'idée d'encyclopédie (voir l'entretien avec Sollers) est morte avec la fin du XVIII^e siècle en France, et avec Hegel en Allemagne (le « savoir absolu »). L'histoire du cinéma a été faite (Godard, Daney) au moment où elle devenait impossible à faire. La peinture « revient », mais sans mensuration normative qui dirait au peintre qu'en 2019, il doit utiliser telle technique plutôt que telle autre (comme à l'époque des impressionnistes, ou du cubisme). Or, l'avant-garde, ce fut la prétention « exorbitante » à un savoir historique de l'art qui prescrirait avec l'exactitude d'un prompteur ce qu'il fallait faire ici et maintenant. Sur ce point comme sur tant d'autres, c'est cette péremption du *schème* (au sens kantien) avant-gardiste qui donne, paradoxalement, la préemption à un Debord, qui est allé le plus loin dans l'expérimentation du schème dominant du XX^e siècle esthétique-politique, comme le romantisme fut le schème esthétique-politique dominant du XIX^e.

Plus d'histoire de l'art (seul *gage* de la légitimité *actuelle* d'une activité avant-gardiste), *parce que les avant-gardes n'ont que trop réussi* (ce qui peut arriver de mieux à une avant-garde, dit Debord, c'est « d'avoir fait son temps », littéralement et en tous sens). Plus d'histoire, parce que les avant-gardes ont produit des formes novatrices à la queue-leu-leu, sans pouvoir nous transmettre les *contenus* qu'elles véhiculaient (et c'est ce qu'on a appelé, assez pertinemment, le « postmoderne »). Toutes les tendances frayées par le XX^e siècle, de l'installationnisme rousseauiste (Beuys : tout le monde est artiste ; Pommereulle ; Filliou ; etc.) à la performance (actionnisme généralisé), du dadaïsme (par exemple dans sa version popularisée, le punk) au simulationnisme (bien au-delà de ses tenants-lieu, Sherman ou Koons), de la peinture abstraite à l'appropriationnisme, et ainsi de suite quasi à l'infini, toutes les tendances coexistent désormais « démocratiquement », dans une disponibilité formelle si on veut extatique (nous sommes tous des

enfants gâtés qui s'ignorent). Et non seulement coexistent, mais collaborent et interagissent de manière plus ou moins ample (c'est ce que Baudrillard appelait bellement le « délit d'initiés » de l'art contemporain). Ce que Bourriaud a impeccablement diagnostiqué : « l'esthétique relationnelle ».

Là encore, *double bind* de Debord (un livre s'appela « L'amère victoire du situationnisme ») : citant Arthur Cravan, il déplorait que dans la rue on ne rencontrerait bientôt plus que des artistes (et, ajoutons : des artistes d'eux-mêmes), mais qu'on serait bien en peine de rencontrer un seul être humain. Or, c'est bien ce que les avant-gardes, Debord et les situs au premier chef, ont voulu : que chacun soit l'artiste de sa propre existence. Autrement dit : nous avons hérité de toutes les formes possibles des avant-gardes (c'est ça les « spectres »), et nous les investissons des contenus *que nous voulons*.

Un penseur à la mode a maintenu dans les médias qu'il ne donnait pas cher des chances de la « transgression » à l'époque où nous vivons. Manière comme une autre d'entériner l'enterrement des avant-gardes. Le diagnostic semble de bon sens. Mais regardons-y à deux fois, au moment où en France les « gilets jaunes » nous mettent en face d'un « situationnisme populaire » inouï. Ils nous prouvent, de manière très indirecte mais implacable, que le cadavre du schème avant-gardiste non seulement bouge encore, mais se porte très bien : les formes avant-gardistes peuvent être investies par la vanité de la marchandise (et c'est le « spotmoderne ») ; elles sont aussi susceptibles, dans le monde de l'art *comme dans l'agora politique contemporaine, de contenus neufs, contestataires, subversifs, à point nommé transgressifs*.

Dans la seule sphère de la production artistique contemporaine, des galeries et musées modernes, au cinéma et au théâtre, aucune

tendance ne peut plus prétendre, comme au XX^e siècle, avoir « dépassé » toutes les autres (comme le prétendirent d'eux-mêmes les situs et Debord avec plus de morgue, à meilleur droit que le gros de la concurrence). C'est-à-dire donc : les *formes* inventées par les avant-gardes, comme vidées de leur contenu chaque fois singulier (Tzara ne vise pas la même chose que Braque, Artaud n'a pas la même conception de la Révolution qu'Isou, Malevitch n'assigne pas son art à la même fonction qu'Eisenstein qui ne voit pas les choses de la même façon que Maïakovski, etc.).

Alors, mais alors seulement, l'histoire tout entière des avant-gardes s'avère n'avoir pas été un pur et simple échec, bien au contraire. Car, sur l'entrefaite de l'immense théâtre des opérations destructionnistes (« destructionnisme » est l'une des rares avant-gardes, étrangement, à n'avoir jamais vu le jour), des *formes* innombrables sont apparues, qui nous permettent de réhabiter le monde, voire, ici ou là, de le réenchanter.

Ce n'est donc qu'en apparence qu'il y est allé d'un « deuil des avant-gardes ». Car il peut y avoir des deuils réussis. Car que ces formes se soient vidées de leur contenu, c'est une loi quasi « biologique » des formalismes artistiques tout au long de leur histoire. (Dans le cas des avant-gardes : contenu presque toujours « révolutionnaire »). Cela n'empêche aucunement nos contemporains et nous-mêmes d'*investir* ces formes de contenus entièrement neufs, et plus souvent qu'à leur tour singuliers. Nous sommes tous, à ce titre, des « récupérateurs ». Les « gilets jaunes », et déjà les participants au mouvement « Occupy Wall Street », ne se contentent pas, à la Lyotard, d'investir, comme nous le faisons tous, ces formes spectrales de « petits récits ». Ils montrent que ces formes peuvent aussi devenir un « grand récit » collectif, celui qui s'érige contre la surenchère suicidaire du Capital et de « l'appropriationnisme » marchand. On peut donc investir ces formes de ce que *bon nous*

semble. On peut y mettre l'éloge cynique du Capital, de la marchandise et de la « peoplisation » ou de la « reality-tvisation » généralisée de nos vies (ce qu'un critique d'art français, Éric Troncy, a appelé le « realytisme »). On peut y mettre son histoire intime, ou un message contestataire, ou le récit d'un crime parfait : absolument ce qu'on veut. Il y va donc de ce qu'on appelait un *sujet* (et, ajoutons-nous en recopiant Schürmann, d'un sujet fondamentalement *anarchique*). Simplement, plus aucun de ces *gestes* ne peut avoir la prétention (« démesurée », disait donc Debord, lucide quant au dérisoire de sa propre mégalomanie) de coiffer la concurrence au poteau (c'est-à-dire généralement au pilori : les fameuses « poubelles de l'Histoire » où les avant-gardes se jetaient les unes les autres à qui mieux-mieux, sont la seule chose qui se porte aujourd'hui très bien. La preuve : tout le monde s'y sert.)

Revenons, sur ces entrefaites, au mouvement des « gilets jaunes », le mouvement social le plus significatif à avoir surgi depuis mai 68. Ceux-ci investissent *toutes* les formes historiquement recensées de contestation pour les investir de *contenus* disparates, qui vont de la Révolution à la xénophobie, de la revendication la plus égotique au plaidoyer le plus altruiste, de l'augmentation du pouvoir d'achat au court-circuitage de la collusion systématique du personnel politique et des banques, de la haine des femmes et des homos à la demande d'une démocratie directe : peu importe en soi ici. Ce que nous devons *enregistrer*, c'est comment tout un *peuple* s'est réapproprié, qu'il le sache ou pas, toutes les procédures avant-gardiste : l'occupation (et donc l'installation) et l'actionnisme (un boxeur use son art pour démolir du CRS), l'agit-prop et la performance, le détournement et la mise en boîte, etc.

Fin de l'héroïsme transgressif ? Que dire alors de la sexualité ? Que dire de cette Égyptienne qui défèque sur le drapeau de Daech et se photographie, ou de cette Tunisienne qui poste sa propre photo

seins nus sur les réseaux sociaux ? L'homosexualité est acceptée à peu près dans nos pays occidentaux, il n'en demeure pas moins que dans bien des pays on se fait emprisonner, torturer et assassiner pour ça (« c'est au nom de la Nature, fantasme normatif de tout un âge, qu'on brûle les sodomites au Moyen-Âge », écrit Schürmann) ; et qu'à l'intérieur même de nos démocraties libérales, le taux de suicide d'un adolescent homosexuel est quatre fois supérieur à celui d'un garçon ou d'une fille « hétéros ». Que dire des masochistes ? Que dire des femmes pauvres à la sexualité trop libre ? Que dire de la bisexualité masculine, beaucoup moins « naturellement » acceptée que la bisexualité féminine ? Comment statuer moralement et législativement sur la zoophilie et la pédophilie ? Questions elles-mêmes disparates, mais qui prouvent non seulement que la question du jeu transgressif/législatif, tel que constamment relancé par les avant-gardes, n'a rien de périmé, mais encore qu'il a les plus « beaux » jours devant lui.

C'est-à-dire aussi bien un jeu de la loi du talion, où qui revendique ouvertement sa sexualité peut s'attendre une fois sur deux à se faire lyncher. La vérité est sous ce rapport très simple : *même dans nos « démocraties » « libérales », la sexualité n'est pas moins grevée de tabous qu'auparavant.* Si l'on reconsidère la chose sous le lorgnon du « cas Debord », il est facile de faire ses choux gras de sa sexualité machiste et malsaine, et d'expliquer, de façon « people », que bien des scissions de l'Internationale Situationniste avaient pour soubassement des enjeux sexuels pas jolis-jolis (Debord comme « chef freudien de la horde », voulant consommer toutes les compagnes de ses compagnons de route) : ça demeure un petit bout du lorgnon. *Personne ne peut tout faire*, nous devons agir *ensemble* ou rien (« esthétique relationnelle »), et telle fut l'une des illusions « wagnériennes » de l'avant-garde. Gare, cependant, à ne pas jeter le bébé post-postmoderne avec l'eau du bain : c'est

l'arroseur qui finira arrosé plus souvent qu'à son tour. Le *jeu transgressif* (« The most dangerous game », dit une admirable exposition consacrée aux situationnistes à Berlin) n'est pas mort avec les avant-gardes : *il n'a fait que commencer avec elles*. Les avant-gardes sont précisément mortes *pour* que nous puissions *tous* le jouer : et c'est ce que les « gilets jaunes », plus ou moins consciemment, ont « compris ».

Toutes les possibilités esthétiques ont été épuisées par les avant-gardes. Il n'y a aucune mélancolie (« postmoderne ») à nourrir vis-à-vis de cet état de fait. Car les avant-gardes, comme c'était leur fonction (contresens de Lénine là-dessus), ont « fondu » dans l'assaut en première ligne, pour inventer des formes esthétiques innombrables qu'elles lèguent, désormais, à chacun d'entre nous : à ce qu'il faut oser appeler : le peuple. Comme d'habitude, la passation de l'art au politique va avoir lieu, a déjà lieu (Occupy Wall Street, Gilets Jaunes).

L'histoire des avant-gardes, comme celle du romantisme avant elles, est donc l'histoire d'un héroïsme, d'*héroïsmes* au pluriel, c'est-à-dire au singulier : à chaque fois, tel artiste ou groupe d'artistes (j'ai envie d'écrire équipe) « fonce dans le tas » des convenances sociales (« bourgeoises », disait-on naguère à bon droit), pour mettre en cause les convenances soudant l'état de choses existant (les « mots de la tribu », disait Mallarmé ; les Lois), et inventer au passage une *forme* d'agression de ces convenances. Ces formes sont désormais destinées à l'usage commun (le « faire usage » d'Agamben).

Toute esthétique implique une politique. Debord l'aura « su » mieux que quiconque au XX^e siècle. C'est-à-dire qu'il en aura éprouvé la vérité aveuglément, tel un Œdipe illuminé et somnambule. Les avant-gardes, ce fut l'héroïsme de la Transgression prenant le relais des gestes de Sade et de Rimbaud, de Baudelaire et de Lautréamont.

L'héroïsme transgressif, au XXI^e siècle, sera désormais *partout*.
L'héroïsme transgressif des avant-gardes aura consisté à éprouver la Loi à sa limite. Le mouvement des « gilets jaunes », démocratisation absolue des intuitions situationnistes, marque ses points décisifs stratégiques ainsi.

Nous sommes donc tous devenus situationnistes. Debord est mort.
Vive Debord.

[Mehdi Belhaj Kacem](#)

Tomb for Guy Debord

Traduit par Jordan Lee Schnee

Date de parution : 11.07.2019

[FR DE](#)

Guy Debord was the avant-garde's Christ. He was immolated by his own ideology, which he more than anyone (Tzara, Duchamp, Artaud, the Viennese Actionists...) had pushed to its extremes. He covered all of its possibilities, all of its impasses. His extreme attempts were neither successes, nor failures. Today, his path should be evaluated through other methods: the ones left to us in the wake of the avant-garde's disappearance.

To put it as Reiner Schürmann does: truth is a "conflictuality without agreements." It is within Debord's insurmountable contradictions, whose political, aesthetic, and existential preoccupations were unfailingly coherent, that we must hunt for the truth which he left as his legacy. Guy Debord was the long-distance runner of the avant-garde's dead-end streets. This is the reason that his path, one more sinuous and complex than its radicality would make it seem at first

glance, is exemplary of everything that the avant-garde *will have been*. To understand why the specters of the avant-garde haunt us unceasingly, we must relentlessly analyze the "Debord issue."

Bourgeois, but disinherited; an aristocrat at heart turned idle alcoholic, Debord hung around in seedy bars and embraced the cause of the proletariat, of which he was a mere "lumpen" piece. He never worked, yet devoted his life to Stakhanovist labor in the negative as no one else before him. ("I would have been an excellent professional, but at what profession?") Like all the avant-gardists, and foremost among them, Debord was a disciple of the clean slate. Nevertheless, he made "détournement" the principal weapon of the situationists: everything is recyclable. We create exclusively from leftovers; in language worthy of the heights of seventeenth century French prose (Bossuet, Pascal). All past art and poetry, reinterpreted in the sole light of its being updated—if it were not declared outdated; film (there were almost no "original" images in his films); the comic strip (Hegel as the owner of a sleazy club).

So, Debord's language. Neither Joyce, nor Artaud, nor Guyotat found grace in his eyes. Revolutionizing daily life went hand in hand with a haughty conservatism regarding language. Debord did not attain prose (in the sense that Mallarmé, on the subject of the "Hugo issue," says "we attained verse." Mallarmé will atomize to the point of no return). Destruction was his Beatrice, and yet the situationists' innovation was one more radical than any of the other avant-garde's. The "building of situations": all (or nearly all) contemporary art has become situationist.

It is not enough to say that "détournement" has become the favorite weapon of the publicist, the television comedian, or the cynical "contemporary artist." Perhaps this stems from the terrible paradox that Debord is dead, among many other paradoxes; but there is no

question about it. The situationists called this "recuperation" in their jargon. Recuperation is a History-based "Hegelian ruse," a double negation: it is a hijacking of *détournement*—the way the system effectively "recuperates" all of the avant-garde's tactics in order to facilitate the flow of merchandise, a unique form of contemporary social relations which all the avant-gardists relentlessly fought against.

The novel can only come about through the destruction of the past. This was the avant-garde's *dogma*, one as much aesthetic as it was political (don't forget that it was Lenin and not Dada who honored this guiding principle of the twentieth century). "Going beyond art" was young Debord's mission, one he followed until the end of his life: an oxymoron for an art form that would supersede art without conserving any of it. The contradiction was obvious; it is the contradiction of the whole avant-garde. Yet the fact remains that in its beautiful sleepwalking unconsciousness, the failure of avant-garde was its very success: the countless *procedures* that are its legacy. As Serge Daney writes: "Only those who have come across *formal violence* early enough—as long as it is in the context of a life, their own—will end up learning that this violence, too, has a "background" (...) Form is desire, the background is just the canvas when we are no longer there."

We have inherited all the forms created by the twentieth century's avant-garde, and we use them "democratically" (in the Agambian sense). No longer going beyond, rather arranging procedures that were *verified* and extended by the movement(s). We go around in circles in the night of capital, of clear ecological suicide, consumed by the information inferno (the generalized "live" image-making of art, as in both small and grand narratives "in real time"). Yet the fact remains that these strategies (*détournement*, occupation, codification, etc.) can be, in certain places, reappropriated for *non-*

commercial use.

This on the one hand, but, on the other, the result of the most important avant-garde "supersessions" in all the grandest senses of the word ("let anything age for a century or two, and it will become beautiful," said Duchamp, with his usual cynical genius) is the following: the supposedly outdated past persists, in the form of an *enormous trash heap*, and the "radical innovator" has nothing left to do except pick through the garbage like a vagrant ("second stage" Debord, for example; "large glass" Duchamp; Anselm Kiefer; etc.), creating a habitable environment ("I will have to use quotations quite extensively").

So the Life and Death of the avant-garde have retroactively found themselves in point-by-point synchronicity with the realization of ecological suicide, which is still impending unless we radically change the way in which we inhabit the Earth. I have always been intrigued by the incongruity of the title given by Debord to his book *Refuse and Rubble: Unpacked Upon the Release of the Film In Giram Imus Nocte et Consumimur Igni*. It simply collects press either praising or "abasing" his penultimate film (which we recall was *Guy Debord, His Art and Times*). I found the title clumsy, incongruous sounding. Today, the answer is obvious: Debord saw the mote in his neighbor's eye but not the plank in his own. He did not see that in order to develop his anti-artistic, or "disarticulating" art (as Lacoue-Labarthe says, translating Adorno), he should have *dealt with refuse* himself (classic prose, commercial art like movies and comics, money...), and rubble too (old Paris, old wine, old heterosexual macho mores...). May 1968 destroyed everything of the old values: I, Guy Debord, only have to rejoice in this while deploring it at the same time: a *double bind* which, like any *double bind*, can only lead to psychosis, or death. Whoever would like to destroy *everything* in the ancient world actually finds themselves to be in a field of ruins

(which now constitute the world and everything in it); and they are condemned to rebuild, not *on top of* the ruins, as all the avant-gardists after Lenin and Dada had hoped, but *with* them. Hence the almost exclusive concern of this last Debord for ecological problems. Foreclosed lucidity.

Basically, the avant-garde finds itself in the same epochal situation as *knowledge* does. No physicist is capable of knowing the state of quantum physics as a whole. No mathematician can say exactly where their field stands. The idea of an encyclopedia (see this issue's interview with Philippe Sollers) died with the end of the eighteenth century in France and with Hegel ("absolute knowledge") in Germany. Film history was made (Godard, Daney) at a time when cinema was becoming impossible to make. In 2019, painting is "back" but without normative processes which instruct painters to employ one technique instead of another (which was the case in the impressionist and cubist eras). The avant-garde, however, was the "exorbitant" claim to a historical knowledge of art that would prescribe what was to be done here and now with a teleprompter's accuracy. On this point, as on so many others, it was the expiration of the avant-gardist *schema* (in the Kantian sense) that paradoxically granted Debord preemptive access. He went the furthest in experimenting within the twentieth century's dominant aesthetopolitical schema, just as romanticism was the dominant schema of the nineteenth century.

No more art history (the only *gauge* of the *current* legitimacy of avant-garde action), because *the avant-garde was all too successful* (the best thing that can happen to a vanguard, said Debord, is "to have made its time," literally). No more history, because the avant-gardists produced a succession of innovative forms that were unable to communicate the *content* that they conveyed (this is what has been quite pertinently called "postmodern.") All twentieth-century

trends, from Rousseauian installationism (Beuys' "everyone is an artist"; Pommeureulle; Filliou, etc.) to performance (generalized actionism); from dadaism (in its popularized version punk, for example) to simulationism (well beyond its mainstays, Sherman or Koons), from abstract painting to appropriationism, and on and on, almost to infinity. All trends now coexist "democratically," perhaps even ecstatically in their formal availability (we are all spoiled children who are ignoring each other). They not only coexist, but collaborate and interact with varying degrees of promiscuity (this is what Baudrillard beautifully termed contemporary art's "insider trading") and what Bourriaud impeccably diagnosed as "relational aesthetics."

Here again, in a book called *Situationism's Bitter Victory*, Debord's *double bind*: quoting Arthur Cravan, he laments that soon the only people one could meet in the street would be artists (and, let us add: *artists of the self*). It would hardly be possible to meet a single human being. However, this is what the avant-garde, Debord and the *situs desired* in the first place: for everyone to be the artist of their own existence. In other words: we have inherited *all* the possible forms of the avant-garde (these are the "specters"), and we invest them with whichever content *we desire*.

A fashionable thinker argued in the media that he did not give much credence to the present era's "transgression." One way of ratifying the avant-garde's burial. This diagnosis seems to make sense; but at a time when the "yellow vests" are confronting us with unprecedented "popular situationism" in France, let us take another look. They indirectly yet relentlessly prove that the corpse of the avant-garde's plan is not only still moving, but has held up well: avant-garde *forms* can be invested with the vanity of merchandise (the "spot-modern") and they can also be invested with *both* the art world *and* in the *contemporary political* agora as *new content*. Challenging, subversive, *transgressive* at just the right moments.

In the arena of contemporary artistic production alone—in galleries and modern museums, in film and in theater—no trend can claim to have “superseded” the others, as was the case during the twentieth century (as the *situs* and Debord themselves claimed, with more arrogance and more accuracy than their main competitors). This would then suggest that the *forms* invented by the avant-gardists were emptied of their individual contents (Tzara does not address the same things as Braque, Artaud does not have the same concept of The Revolution as Isou does, Malevich does not assign the same function to his art as Eisenstein, who does not see things the same way Mayakovsky does, etc.).

Thus, but only thus, the whole history of the avant-garde turns out not to have been an abject failure, quite the contrary; because parallel to the grand-scale theater of destructive operations (“destructionism” is one of the rare avant-garde movements that was never born), innumerable *forms* appeared which allow us to reinhabit the world, and even, in some places, to reinvigorate it.

So there was only a “funeral for the avant-garde” in appearance, because there can be successful funerals. That forms are emptied of their contents has been a near-“biological” law throughout the history of artistic formalisms. (In the case of the avant-garde it was usually “revolutionary” content across the board.) This in no way stops us or our contemporaries from *investing* these forms with entirely new contents that are more unique than ever. We are all, in this sense, “trash pickers.” The “yellow vests” and the participants of the “Occupy Wall Street” movement are not content (as in Lyotard) to invest in the specters of “small narratives” like the rest of us. They show that these forms can also become a collective “grand narrative,” one that stands up to the suicidal one-upmanship of Capital and market “appropriationism.” So, we can fill these forms *however we see fit*. We can add to this the cynical praise of Capital,

merchandise, and the "people-ization" or generalized "reality-TVization" of our lives (what French art critic Éric Troncy calls "realityism"). We can fill them with our personal stories, protests, or the tales of perfect crimes: whatever we want. So, we are talking about what has been called a *subject* (and, let us add to that, restating Schürmann, a fundamentally *anarchic* subject). Basically, none of these *gestures* can claim to beat the competition ("disproportionate," Debord said, lucid about the pitifulness of his own megalomania) at the last minute (meaning, usually in ridicule: the famous "dung heaps of History" where the avant-gardists threw themselves at each other to see who was king of the pile. They are the only ones still standing. The proof: everyone uses them).

In the meantime, let us return to the "yellow vest" movement, the most important that has appeared since May '68. The "yellow vests" invest *all* the historical forms of dissent with disparate *contents*, from Revolution to xenophobia, from the most egotistical calls for revenge to the most altruistic pleas, from a desire for more purchasing power to one seeking to short-circuit the systematic collusion between politicians and banks, from hatred for women and gays to demands for direct democracy: it makes no difference here. What we should *notice* is how a whole *people* has reclaimed, whether conscious of doing so or not, all of the avant-garde's methods: occupation (and therefore installation), as well as actionism (a boxer using his techniques to devastate members of the National Police Force), agitprop and performance, détournement and pranks, the list goes on.

Transgressive heroism is over? So what about sexuality? What about the Egyptian woman who photographed herself defecating on an Islamic State flag, or the Tunisian woman who posted her topless photo on social networks? Homosexuality is more or less accepted in our Western countries, but the fact remains that in many countries

people are imprisoned, tortured, and murdered for being gay (Schürmann writes, "it is in the name of Nature, the normative fantasy for a whole age, that sodomites are burned in the Middle Ages"); and the fact that in our liberal democracies, the rate of suicide for homosexual adolescents is four times higher than the one for "hetero" boys and girls. What about masochists? What about poor women who are too liberated in their sexuality? How about male bisexuality, which is accepted so much less "naturally" than female bisexuality? How to make moral and legislative rulings on zoophilia and paedophilia? These questions are themselves disparate ones, but they prove that the question of the play between transgressive/legislative, one constantly revived by the avant-garde, is not outdated at all, but has its "best" days ahead of it. Which is to say, it is also a game of reprisal, whereby people who openly declare their sexuality can expect to be lynched as often as not. The truth is very simple: *even in our "liberal" "democracies," sexuality is no less stained with taboos than before.* If we reconsider the matter through the magnifying glass of the "Debord issue," it is easy to squeeze his unhealthy macho sexuality for a "people" argument that many of the divisions in the Situationist International were based on sexual issues that were not so rosy (Debord as the "Freudian leader of the horde," who wanted to have his share of all his cohort's spouses): yet this remains a small part of the magnified picture. *No one can do it all, we must act together or not at all ("relational aesthetics").* That is how one of the avant-garde's "Wagnerian" illusions went. Take care, meanwhile, to not throw the post-postmodern baby out with the bathwater: the stone thrower's glass house always comes crashing down. The *transgressive game* ("The most dangerous game," according to an excellent exhibition devoted to situationists in Berlin) did not die with the avant-garde: with the avant-garde, *it only began.* The avant-garde died expressly so *that we could all play at it:* and this is what the "yellow vests," more or less consciously, have

"understood."

All aesthetic possibilities were exhausted by the avant-garde. There is no ("postmodern") melancholy to be nourished from this state of affairs; because the avant-gardes, as was their function (Lenin misinterpreted this), have "blended in" with the first line of attack, inventing countless aesthetic forms which they bequeathed to each of us, to what we must dare call: the people. As per usual, the transition from art to politics will, and is already taking place ("Occupy Wall Street", the "yellow vests").

The history of the avant-garde movements, like that of romanticism before them, is therefore the history of heroism, of *heroisms* in the plural, which is to say the singular: each time a certain artist or group of artists (I feel the urge to write team) "jumps into the fray" of social conventions (they have been called "bourgeois" in the past with good reason) to question the mores that hold the existing state of things together (Laws; the "words of the tribe" Mallarmé would say) and to invent in passing a *form* for attacking these conventions. These forms are now intended for common use (Agamben's "use").

All aesthetics imply politics. Debord would have "known" this better than anyone of the twentieth century. That is to say he would have experienced this truth blindly, like an illuminated, sleepwalking Oedipus. The avant-garde was transgression's heroic side, taking its cues from Rimbaud, Sade, Baudelaire; Lautréamont's *gestures*.

Now, in the twenty-first century, transgressive heroism will be *everywhere*. Its avant-garde form consisted of challenging the Law *at its limits*. This is how the absolute democratization of situationist intuitions, the "yellow vest" movement, makes its strategic points.

So we have all become situationists. Debord is dead. Long live Debord!